

Le murmure des ruisseaux



INTRODUCTION

UN PEU D'HISTOIRE

LAURE BOURGAULT
LE PLUS SOUVENT ON DIT PROGRÈS
(TENDRE LA MAIN VERS L'ÉCOULEMENT)

ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU
GÂTEAUX FANTÔMES / ELEKTORAMA

NICOLAS RIVARD
ANTHROPOGÉOGRAPHIES URBAINES

BIOS

CRÉDITS

Tiohtià:ke/Mooniyang/Montréal était jadis parcouru de ruisseaux et des petites rivières : le ruisseau Notre-Dame-des-Neiges qui partait du Mont-Royal jusqu'à la rivière des Prairies, le ruisseau de la Grande-Prairie qui se jetait dans le fleuve Saint-Laurent ou encore la rivière à l'orme qui terminait sa course dans le lac des Deux Montagnes. Ce ne sont que quelques exemples sur un total estimé à plus de 337 kilomètres de cours d'eau, l'île en était sillonnée. Mais au début du 19^e siècle en raison du développement urbain qui s'accélère, ceux-ci deviennent rapidement des obstacles; les rues ne peuvent être construites en continu, les ruisseaux sont difficilement contournables et nécessitent la construction de ponts. De plus, les gens y jettent leurs déchets en pensant que les courants les feront disparaître; ce sont de véritables égouts à ciel ouvert qui menacent la qualité de la santé des Montréalais-es. Avec l'augmentation de la natalité et l'industrialisation, cette utilisation des ruisseaux rattrape la population et ceux-ci deviennent rapidement très pollués. Ainsi, leur canalisation débute vers 1832. Environ 82 % des ruisseaux et petites rivières auraient disparu.

Avec LE MURMURE DES RUISSEAUX, Espace Projet souhaitait que des artistes portent leur attention sur une topographie dont les traces sont à peine perceptibles; le développement urbain n'a pas laissé beaucoup de place à ces cours d'eau qui parcouraient pourtant l'entièreté de l'île. Les discrets indices qui perdurent passent souvent inaperçus, même aux yeux des plus attentif·ve·s.

Les projets de LAURE BOURGAULT, ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU et NICOLAS RIVARD présentés dans cette publication numérique permettent de faire surgir les nombreuses caractéristiques physiques naturelles ainsi que les structures liées au développement urbain que la présence de l'eau a généré au fil du temps. Toutefois, en activant la mémoire de ces cours d'eau, ce sont principalement des questions d'ordre politique qui ont surgi. Les trois projets révèlent chacun à leur manière la logique capitaliste qui se cache derrière l'enfouissement des ruisseaux et les aménagements urbains. À partir d'une recherche archivistique exhaustive, LAURE a créé un audioguide qui mêle faits et récits, et témoigne des changements topographiques et sociaux survenus au fil du temps. Elle nous invite à une marche qui traverse le parc Jarry, là où se trouvait le ruisseau Saint-Aubin. ANDRÉ ÉRIC s'est intéressé aux qualités acoustiques de l'eau et à son enclavement en captant les sons de plusieurs canalisations ainsi que leur point d'arrivée commun, soit la station d'épuration de la ville. Puis, NICOLAS a réalisé quatre marches qui suivent les trajets d'une douzaine de ruisseaux avec la contrainte de toujours garder la tête au soleil afin d'expérimenter de façon sensible les espaces anthropisés.

En s'intéressant à la présence de l'eau dans la ville, les artistes ont dévoilé une partie méconnue de son histoire tout en participant à préserver une certaine mémoire géographique de Montréal. Les profondes empreintes – topographiques, historiques, sociologiques et politiques – dont est marqué le territoire nous apparaissent soudainement plus clairement et les murmures des ruisseaux sont désormais plus audibles.

*Les textes de la publication ont été rédigés à partir des entretiens que VALÉRIE MAHAUT et LOUISE POTHIER nous ont accordés ainsi qu'à partir d'un questionnaire rempli par les artistes. Dans les pages qui suivent, les passages en italique sont les mots des artistes ou des spécialistes.



Ruisseau Bouchard, Montréal, ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU, 2022

UN PEU D’HISTOIRE...

Avant la colonisation, les peuples autochtones s’installaient tout près des ruisseaux afin de pouvoir en consommer l’eau potable. Les tanneries nécessitaient aussi un courant d’eau continu.	Lors de la fondation de Montréal, Champlain a déterminé que le lieu d’intérêt pour fonder la ville était près du fleuve, là où le courant est plus calme, c’est-à-dire à l’embouchure de la Petite rivière ou rivière Saint-Pierre (où est actuellement situé le musée Pointe-à-Callière). On remarque que le plan d’urbanisme a conservé la configuration du lieu avec la pointe de l’embouchure.	La particularité de notre système de canalisation est qu’il récolte les eaux usées ainsi que les eaux de pluie. Tout passe par les mêmes canalisations pour aboutir à la station d’épuration, ce qui crée parfois des débordements et qui nécessite, lors de grandes pluies, d’ouvrir les valves de la station afin de déverser les eaux directement dans le fleuve, donc sans filtration des déchets.
En 1832, la Petite rivière est le premier cours d’eau à être canalisé en souterrain afin d’y construire le marché Sainte-Anne, il s’agit là d’un cas unique d’ingénierie civile pour l’époque.	Le ruisseau Saint-Martin passait où est actuellement la rue Saint-Antoine, s’écoulait d’est en ouest pour rejoindre le ruisseau Prudhomme à l’ouest de McGill et se jeter dans la Petite rivière qui coulait tout le long de la place D’Youville.	Il ne reste que quelques parties visibles des ruisseaux qui sont en périphérie de l’île comme une section du ruisseau Raimbault qui se jette dans la rivière des Prairies.
On canalise ensuite une partie du ruisseau Saint-Martin et cela devient un premier réseau embryonnaire souterrain. Au fur et à mesure de l’urbanisation, mais lentement car les coûts sont importants, on canalise les ruisseaux qui continuent à couler même s’ils sont enfouis. On fait un système de drainage avec des égouts collecteurs et, dans les années 1970-80, la ville construit un réseau d’intercepteurs qui fait le tour de l’île pour capter toutes les eaux et les amener vers la station d’épuration, ce qui a pour effet de détruire de nombreux ruisseaux.	Jusqu’en 1989, la Petite rivière coulait encore, mais le réseau d’intercepteurs et la construction du musée pour lequel le collecteur William a été comblé de sable l’ont achevé. Par contre, la nature retrouve toujours son chemin, car chaque printemps, de l’eau s’écoule dans son vestige au Musée Pointe-à-Callière.	Avant que VALÉRIE MAHAUT, alors professeure adjointe à l’école d’architecture de l’Université de Montréal, réalise la <u>Cartographie des anciens cours d’eau, lignes de creux et des bassins versants de l’île de Montréal</u> publiée en 2016, il n’existait que deux cartographies sommaires. La carte topographique de l’île de Montréal de 1542 à 1642, dressée vers 1930 par l’architecte et chercheur ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE dont les sources sont inconnues et qui présente de nombreuses incohérences hydrographiques, et la carte Montréal – Ruisseaux et fossés, dressée par les Travaux Publics – Eaux et Assainissement en 1958 qui ne présente qu’une partie du réseau. Elle ne s’est pas basées sur celles-ci, mais plutôt sur des cartes historiques de l’île trouvées dans diverses archives.
	Comme nous l’a expliqué VALÉRIE MAHAUT, le tracé des ruisseaux, bien qu’il tende à être le plus précis possible, demeure incertain. Il est très difficile de cerner parfaitement leur trajectoire. VALÉRIE a pu tracer plus précisément les trajets des ruisseaux en se fiant à des points géographiques repérables, mais un jeu de quelques mètres doit être considéré.	Les ruisseaux étaient des égouts à ciel ouvert et toute sorte de déchets s’y retrouvaient. Dans le cadre de ses recherches, LAURE a découvert que la surface du ruisseau Raimbault avait en partie pris feu en 1959 en raison des matières polluantes qui y était déversées. C’est suite à cet événement et parce qu’il était situé près d’un hôpital et de résidences que les autorités municipales ont décidé de le canaliser.
	Le rêve de VALÉRIE MAHAUT était de proposer des nouvelles rivières urbaines qui, sans découvrir les cours d’eau enfouis – qui sont en fait les égouts – et sans reprendre les tracés précis – car ils traversent désormais des édifices et des propriétés – permettraient aux eaux de pluie de ruisseler. Puisque <i>le relief [...] impose à l’eau son sens d’écoulement</i> et que <i>l’accumulation des eaux de ruissellement se fait toujours à proximité des lits des anciens cours d’eau</i>, il serait possible de penser, en prenant en considération les bassins versants, à un nouveau réseau de rivières urbaines qui séparerait les eaux de pluie des eaux usées. Cela revitaliserait des quartiers, diminuerait les îlots de chaleur et éviterait certains trop-pleins.	



LAURE BOURGAULT

LE PLUS SOUVENT ON DIT PROGRÈS (TENDRE LA MAIN VERS L'ÉCOULEMENT)

LE PLUS SOUVENT ON DIT PROGRÈS (TENDRE LA MAIN VERS L'ÉCOULEMENT) *est une marche sonore que j'ai imaginée sous la forme d'un récit de contamination et d'écoulement. D'un stationnement à un autre, un parcours à travers la plaine urbaine propose une relecture de documents issus des archives municipales montréalaises. À quels rythmes réguliers s'écoulent nos eaux usées? Asséchée, déviée, canalisée, l'eau s'infiltré encore, poursuit son chemin. L'espace est un palimpseste, où les aménagements successifs de l'aqueduc – modelés par divers impératifs sanitaires et économiques – peuvent être restitués grâce à l'écoute spéculative. Dans la pièce, une attention portée aux flots souterrains de la ville guide une réflexion sur les enjeux historiques, politiques et sociaux de la gestion des eaux urbaines.*



Laure Bourgault, 2022

Pour son projet, LAURE avait d’abord ciblé le ruisseau Raimbault situé au nord de l’île puisque c’est l’un des derniers ruisseaux à avoir été recouvert entre 1930 et 1960. De plus, son embouchure est toujours visible et se jette dans la rivière des Prairies. Elle a cependant choisi le ruisseau Saint-Aubin qui traversait le parc Jarry, en raison notamment de sa plus grande accessibilité : pour réaliser l’expérience entière qu’elle propose, les gens doivent parcourir à pied le tracé du ruisseau en suivant l’audioguide.

Comme pour la plupart de ses projets, LAURE a effectué un important travail de recherche historique en fouillant dans des documents d’archives qui sont devenus ses matériaux de base tout en constituant des éléments déclencheurs pour activer une recherche de terrain. C’est dans les archives de la ville de Montréal qu’elle a ciblé des documents provenant des 19^e et 20^e siècles, périodes charnières pour l’enfouissement des ruisseaux. En plus des découpures de journaux, elle a consulté des correspondances entre des propriétaires terriens, des règlements municipaux ainsi que des documents techniques. En développant un récit fictif qui s’entremêle à des éléments historiques, elle s’est intéressée au vocabulaire utilisé à l’époque. Les mots empruntés pour décrire les cours d’eau, mais aussi les métaphores utilisées pour rendre compte des transformations urbaines, l’ont particulièrement interpellé.

Qu’est-ce que ces choix linguistiques pouvaient nous révéler sur notre rapport aux eaux urbaines, aux eaux dites « usées » ? Qu’est-ce que l’« usure » de l’eau ? Entre le 17^e siècle et aujourd’hui, le vocabulaire change énormément. Il reflète le changement des mentalités et des pratiques, l’évolution des standards d’hygiène et de la médecine, les désirs de modernisation de la ville, une variété de motifs politiques parfois contradictoires.

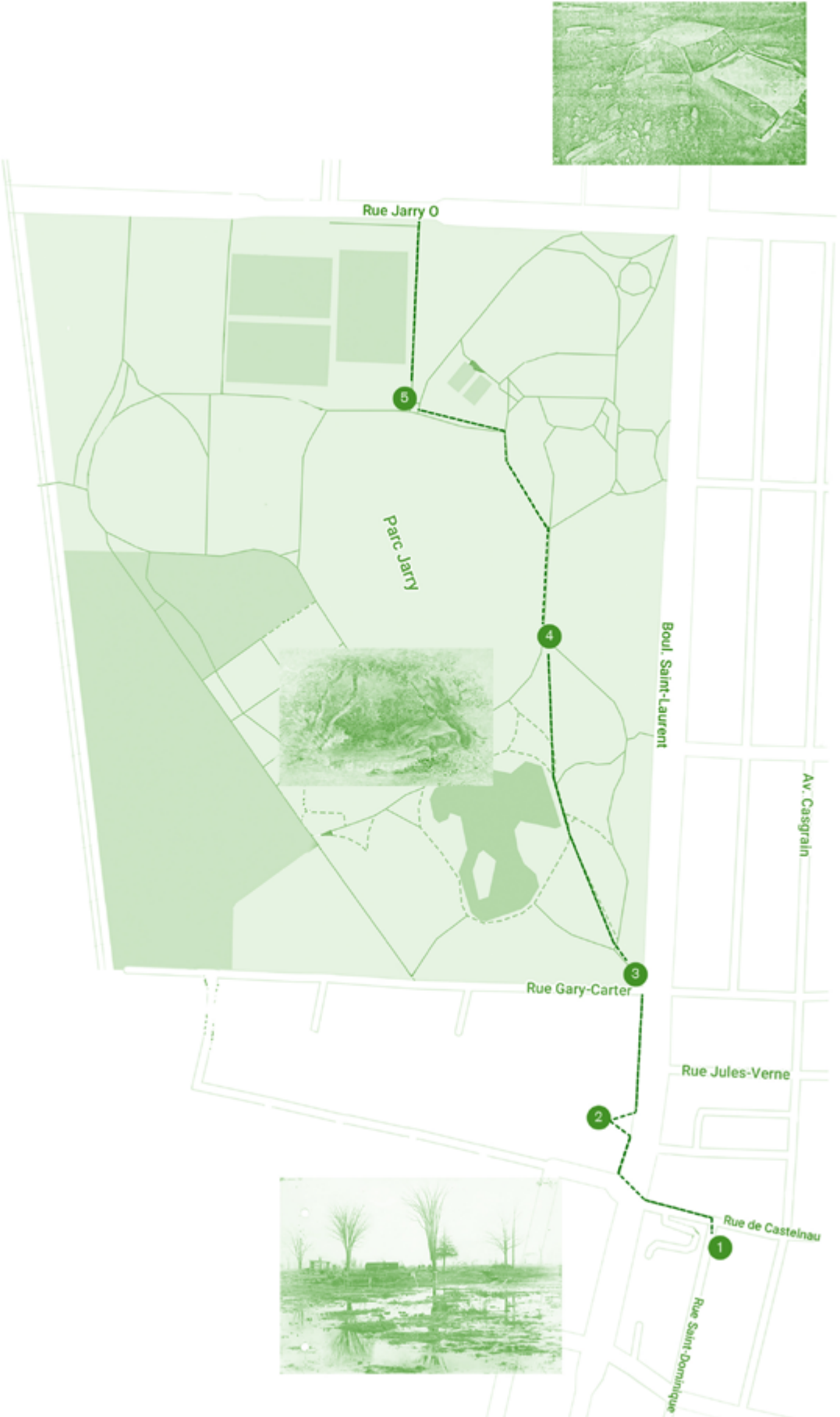
C’est aussi en réalisant des marches et en écoutant le paysage sonore, c’est-à-dire en portant une attention particulière aux sons de l’eau dans l’environnement, qu’elle a poursuivi sa phase de recherche.

Un peu comme dans la pratique du deep listening de Pauline Oliveros, étendre toujours plus son écoute, avec l’idée que l’environnement est comme un palimpseste.

L’intention de LAURE était de recréer un environnement sonore qu’il entrelacerait – et condenserait peut-être selon ses dires – les époques, les récits, mais aussi les types de discours. En plus de faits historiques et de sons environnants, son œuvre contient des textures sonores et même des silences, elle s’incarne dans une narration construite à partir de mots attentivement sélectionnés.

Pour LE PLUS SOUVENT ON DIT PROGRÈS (TENDRE LA MAIN VERS L’ÉCOULEMENT), LAURE a utilisé une méthodologie dont elle a l’habitude : *Travailler avec des documents d’archives m’amène à m’interroger sur les formes de commémoration adéquates et sur les héritages culturels complexes – coloniaux, capitalistes, patriarcaux – avec lesquels on doit composer (déconstruire) aujourd’hui : ce qui se transmet à travers les documents, les pratiques et les différentes formes d’aménagement bureaucratique du territoire au sein desquelles on est amené·e·s à vivre. Les dynamiques de pouvoir (plus ou moins) apparentes inscrites dans les stratégies narratives officielles. [...] Dans la pièce, une attention portée aux flots souterrains de la ville guide une réflexion sur les aménagements successifs de l’« aqueux » – modelés par divers impératifs sanitaires, économiques, politiques – et comment ils peuvent être restitués grâce à l’écoute spéculative.*

[CLIQUEZ ICI](#)
[POUR](#)
[ÉCOUTER OU](#)
[TÉLÉCHARGER](#)
[L'AUDIOGUIDE](#)
[EN CINQ](#)
[CHAPITRES](#)



LE PLUS SOUVENT ON DIT PROGRÈS (TENDRE LA MAIN VERS L'ÉCOULEMENT)

texte de l'audioguide

I. MARE MOITE (palimpseste)

*J'aimerais vous raconter une histoire
de contamination et d'écoulement.*

*Ce qui doit être dit dans cette histoire n'est pas clair.
Il n'y a pas de récit unique, pas de conclusion limpide.
Dans cette histoire il n'y a pas vraiment de gagnant·e·s,
il y a certainement des perdant·e·s.*

*Comment raconter une histoire dont on ne connaît pas le motif?
Souvent les choses se déroulent sans motif,
par un effet d'inertie.
Vous pourrez en tirer vos propres conclusions.*

*L'histoire que je vais vous raconter est en partie spéculative.
Les travaux de drainage, de voirie
ont largement modifié la topographie des lieux.
Il n'y a pas deux cartes qui soient identiques.
Il est difficile d'identifier le parcours exact de l'eau.*

*La crête sépare l'île en deux.
Les eaux s'en vont d'un côté, ou de l'autre.
Au sud, leur chemin est plus abrupt,
les torrents plus sincères.
Au nord – ici –, la pente est douce, presque plate.
L'eau stagne, les herbes poussent.
Une plaine fertile où poussait le maïs.
Ou une infection pour les bâtiments qu'on érige.
L'eau s'infiltré.
L'eau poursuit son chemin.*

*Voyez-vous, de l'autre côté de la rue, les deux « M » jaunes, qui forment un portail?
« M » comme « marécage », « mare », « marais », « morne », « moite », « mesure », « miasmes », « microbes », « myélite »,
« mazout », « maintenir », « maçonage », « maman ».*

Deux « M », quatre arches – comme des ponts.

*Si on effectue un bond dans le temps, on se retrouve, ici, face à une plaine marécageuse.
Imaginez devant vous un cours d'eau, qui se sépare en deux embranchements.
Un des embranchements file sous la rue Saint-Laurent vers le parc Jarry, puis vers le nord-ouest, pour rejoindre la rivière des
Prairies.
C'est cet embranchement qu'on suivra.
[...]*

*L'espace sonore est comme un palimpseste.
Quels sont les bruits des canalisations dans le sol?
À quels rythmes réguliers s'écoulent nos eaux usées (en écho à l'heure des repas, des lavages, des industries)?
Les sons qu'on n'entend pas sont ceux des activités qui n'ont pas fait l'histoire.*

II. PUBLIC NOTICE (viscères)

La rue que l'on suit était donc un ruisseau.

On dit de la rue que l'on suit qu'il y avait là un ruisseau.

On a dit du cours d'eau que l'on suit qu'il était un ruisseau.

Nous n'avons souvent qu'un seul mot pour tout dire et il importe peu qu'il soit approprié.

Les mots forment des structures, déposées sur les courants.

Bassin versant, aquifères. Watershed, water said.

Les ruisseaux vont aux rus, aux torrents, aux rivières, aux fleuves, à la mer, la mer, aux fleuves, aux rivières, aux torrents, aux rus, aux ruisseaux.

Souvenons-nous : nous marchons sur une terre où vécurent des personnes non enregistrées par le droit colonial, une terre qui – par un processus d'appropriation/expropriation bien rodé – devint éventuellement la ferme de la famille Jarry, qui l'a vendue à la Stanley Bagg Corporation, rachetée en 1945 par la ville de Montréal pour faire le parc Jarry, et où coulait jadis un ruisseau, qu'on a nommé « Saint-Aubin ».

Il n'est pas question d'être sentimental e,
le plus souvent on dit « progrès ».

Le plus souvent il est question « d'amélioration », « d'embellissement », de « l'avantage du développement » pour « augmenter la valeur des propriétés ». Le plus souvent, on parle « d'accroissement de la population » et du soin porté à la « salubrité de la ville ».

C'est une évidence: l'eau se gâte avec l'occupation. Partout en ville, des tranchées pratiquées à ciel ouvert évacuent l'eau croupie. On parle d'une « bataille des eaux urbaines » où s'affrontent « les génies, civil puis sanitaire ». Le développement de réseaux d'eau en « terrain [qu'on dit] neuf », « où est partagé le sentiment d'une destinée positive, faite de croissance, de découvertes et de succès¹ »

Dès lors que la canalisation se répand, la terre garde ses secrets, qui coulent alors paisiblement dans des canalisations de ciment armé, où on les enferme pour les empêcher de commettre d'autres dégâts.
Et lorsque les dégorgeoirs leur redonnent leur liberté, souvent les dommages sont considérables.

Est-ce que la circulation de nos déchets intimes dans les réseaux souterrains de la ville invite à la comparaison anatomique?:
« Sous la surface de la ville un peu comme sous l'épiderme du corps humain, s'étend une série de systèmes, qu'on pourrait comparer aux systèmes nerveux, vasculaire, intestinal. Les égouts sont les viscères d'une ville.² » Sous la surface de la ville circulent des résidus de mystère. « Toute une ville sous une ville, sillonnée de canaux charriant les impuretés vers le grand déversoir, et dans laquelle on peut se promener comme dans une Venise infernale.³ »

En 1832, une réunion publique contre la pollution se tient au Palais de justice.

Peter McGill dit que la rivière (communément appelée « the Creek ») « est assurément la source de grandes impuretés.

The receptacle of the filth, un réceptacle d'immondices, d'où émanent des exhalaisons pestilentielles dangereuses pour la vie humaine. » Il évoque « the frightful mortality, la mortalité effroyable par laquelle ses environs se distinguent.⁴ »

La réunion au palais de justice rassemble deux caractéristiques des séances publiques antipollution :

Une apathie du public (presque personne n'assiste à la réunion);

Et personne ne veut assumer les coûts des travaux.

La réunion se termine de manière conventionnelle : on élit un comité.

1. Dany Fougères, « Savoirs et savoir-faire partagés: l'évolution de l'hydraulique urbaine à Montréal au 19^e siècle », *Flux*, vol. 97-98, n° 3-4, 2014, p. 89.

2. *Le Devoir*, 23 septembre 1932, Archives de la ville de Montréal

3. ca.1925, Archives de la ville de Montréal.

4. Archives de la ville de Montréal.

III.TENDRE LA MAIN VERS L'ÉCOULEMENT (méditation)

*J'aimerais que vous imaginiez devant vous une grande plaine,
avec quelques arbres. Des ormes, des érables, des cerisiers sauvages.
Un cours d'eau serpente entre les herbes.
Le cours d'eau qu'on essaie de suivre.
Vous pouvez fermer les yeux, si vous voulez.
Au loin, à votre gauche, un chemin de fer borde la plaine.
Il y a quelques bâtiments, sur votre droite,
des nouvelles constructions, de l'autre côté de la rue Saint-Laurent.*

*C'est le mois d'avril.
La neige a presque disparu.*

*Avancez maintenant, un peu.
L'eau imbibe la terre.
Vos bottes s'enfoncent à mesure que vous avancez.
La résistance du sol ralentit votre démarche.
Vous circulez,
entre rigoles flaques béances fuites.
La boue persiste,
englue aspire,
maintient vos talons au sol,
tache vos vêtements qui durcissent au froid.
Imaginez
vous rapprocher du ruisseau.
Tendre la main vers l'écoulement.
Laissez l'eau froide filer entre vos doigts.
Imaginez la source limpide.
Qui remplace l'étendue sèche (asphalte, gazon, terre)
devant vous.*

IV. S'ÉBROUER DANS CES EAUX FANGEUSES (économie)

Plusieurs embuches se dressent entre le ruisseau et nous.
D'abord, on dispose de très peu de traces.
De documents, administrés, qu'on nommerait preuves.
Atteindre ce qui excède l'archive publique est difficile.

Le soir du 25 avril 1849, le bâtiment du parlement du Canada-nouvellement-uni est incendié par des émeutiers anti-unionistes. Le feu consume les deux bibliothèques parlementaires et une partie des archives publiques. L'événement est d'importance pour nous, parce que l'incendie détruit en grande partie les documents qui montraient l'emplacement exact des cours d'eau qui recouvraient l'île, avant l'expansion urbaine des décennies qui suivent.

110 ans après l'incendie du parlement, en avril 1959, un ruisseau au nord de l'île prend subitement feu.
Tendez l'oreille.
Une sirène retentit.
Un camion de pompier passe.
Une agitation gagne la rue.
Peut-être percevez-vous une odeur particulière.
Levez les yeux.
Derrière les arbres, un nuage épais et gris
se forme, compact.
Il ne vente pas, le nuage s'élève sans se disperser.
Avancez encore un peu.
Encore quelques pas.
Tendez l'oreille.
Vous percevez à présent d'où vient le bruit.
Des exclamations. Peut-être encore des sirènes.
Faites encore quelques pas, puis arrêtez-vous.
Vous y êtes.
Des flammes s'élèvent au-dessus de l'eau.
Lèchent sa surface.
Des décennies de pollution ont transformé le ruisseau en un mélange d'huile de chauffage et d'eaux usées.
Il a pris feu.
Les flammes menacent les bâtiments près des rives.
L'hôpital tout près.

Après l'incendie du printemps, on craint pour une nouvelle combustion spontanée du ruisseau.
On interdit aux enfants de s'approcher trop près.
Les chiens et les autres animaux qui boivent son eau tombent malades.

On parle du ruisseau comme d'un serpent rampant, docile en surface, mais toujours redoutable.
On dit que les gens du quartier vivent sur un volcan qui menace de faire des siennes à tout instant.
Les uns, les unes, les autres craignent de se réveiller en pleine nuit et d'être pris comme des rats sur un navire en voie d'être dévoré par les flammes.
Faute d'alternatives économiquement viables et d'engagement de la part des élus municipaux, le ruisseau est finalement canalisé sous le sol.

À la même époque s'organisent les travaux de construction du métro de Montréal.
Une obsession des contemporains pour leur sous-sol : assurer une mobilité optimale des personnes et des fluides. L'avenir sous terre.
Faut-il épurer l'eau ou construire le métro? L'enjeu est économique.
Les souffles du terrain importent peu contre le désir croissant de mobilité.

L'oxygène s'épuise. Inspirez.

1950 (comme avant), le maintien de l'équilibre budgétaire prend le pas sur la santé publique.
Il n'existe que 2 usines de dépollution au Québec. À New York, on en a construit 77 en 15 ans.
Toronto has 19 sewage disposal plants: Montreal, not one

1960, la qualité de l'eau s'est à ce point détériorée que les risques sanitaires ne sont plus acceptables.
Montreal Doctors Ask Quebec Force City to Stop River Pollution.
Labour Concil Links Polio To Pollution.

Été 67, les plans d'installation de deux usines de traitement sont mis en veilleuse par « préoccupations environnementales ». Le député qui a assez d'influence pour bloquer la recommandation du service provincial d'hygiène est acclamé par ses concitoyens qui lui doivent la conservation du privilège de s'empoisonner.

1970, on s'entend pour construire une unique usine d'épuration des eaux usées, par souci d'économie.
Tout le monde, chez les politiciens, parle de la préservation du capital humain, mais combien se soucient de l'assurer pratiquement?

1996, la totalité des eaux usées est finalement acheminée à l'usine.

Aujourd'hui, le large dépassement de l'échéancier et des coûts prévus retarde la mise en place d'une étape secondaire de traitement des eaux.
Il serait très coûteux de remédier à cet état de choses et il est probable qu'il subsistera.

V. UN VASTE BASSIN (watershed mind)

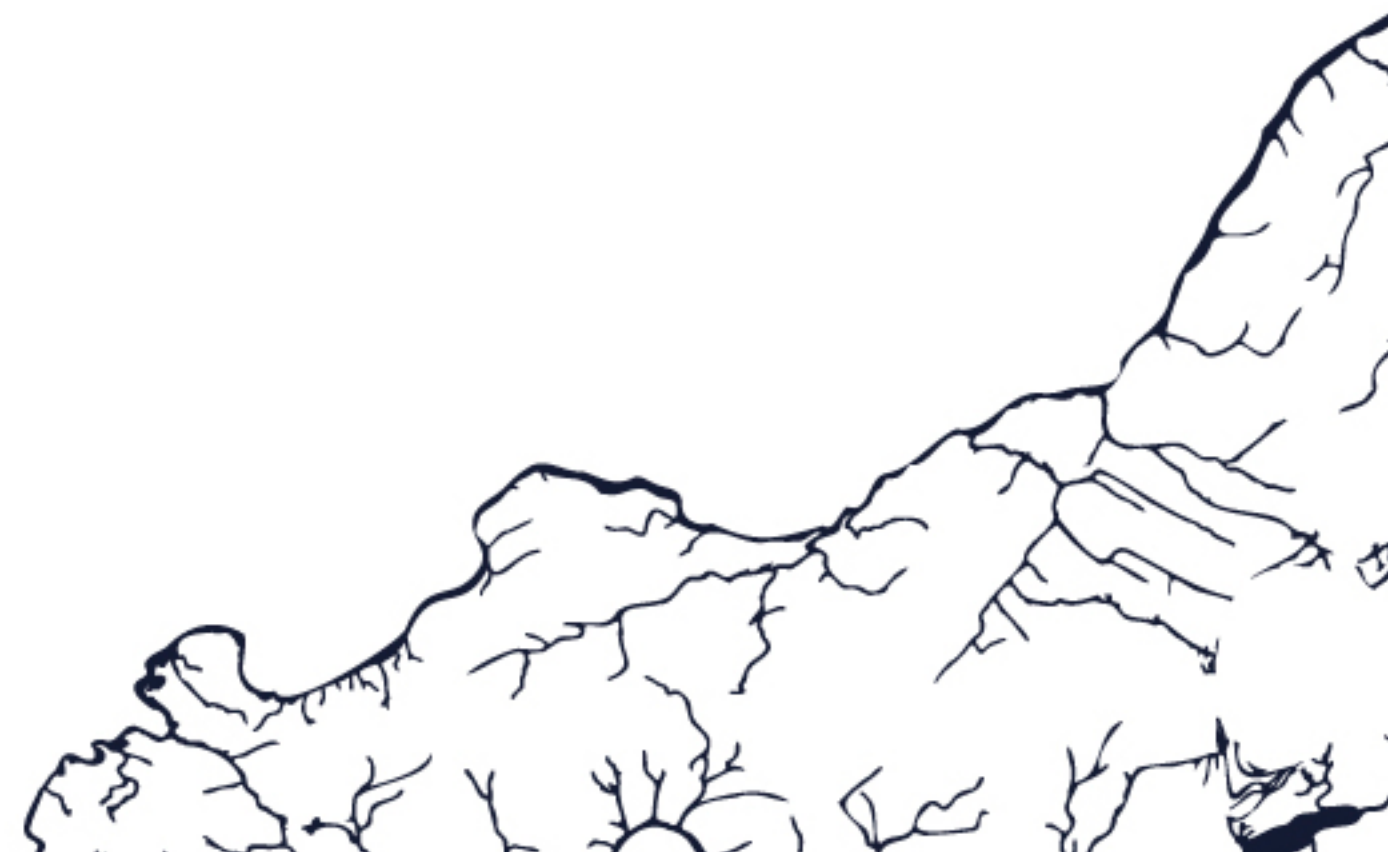
*C'est ici que je dois vous laisser.
Vous ne le percevez peut-être pas encore, mais une transformation a eu lieu.
Sentez le changement d'air sur vos paumes.
Écoutez le grondement sourd, qui a remplacé les bruits du parc.
Écoutez la réponse de votre poulx.
Son rythme légèrement accéléré.
C'est tout juste perceptible.*

*Imaginez devant vous un vaste bassin, avec des tamis de sable et de pierre. De l'eau filtre.
Nous sommes en 1900, sur le site du premier essai de traitement des eaux usées à Montréal.
En peu de temps, l'entreprise est jugée insuffisante, puis abandonnée.
L'affaire stagne pendant plus d'un siècle.*

*On dit donc : eaux « usées ».
Qu'est-ce que l'usure de l'eau?
L'égout est comme un refoulé, qui pousse continuellement pour surgir, s'exposer.
Les eaux usées contiennent un savoir insu.*

*Durant l'année 2021, on teste les eaux usées dans différentes circonscriptions de l'île pour déterminer les taux de contamination à la COVID-19.
Les fonds de recherche accordés par Québec s'épuisent, ne sont pas renouvelés.
Les informations biologiques et les médicaments coulent avec certitude dans les canalisations et jusqu'aux rivières qui enserrent l'île.
Analgésiques, anti-inflammatoires, pénicilline, IPP, antibiotiques, antidiabétiques, antidépresseurs, tranquillisants, œstrogènes.*

*Que veut l'eau?
À découvert / À l'air libre
Intouchée / Salie / Polluée / Saturée /
Déviée / déviante?
Rétention / rédemption?
Protection / projection?
Overflow.*



ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU

GÂTEAUX FANTÔMES / ELEKTORAMA

Je piste le ruisseau sous les pistes, avec tout le respect de sa vitesse de souverain déchu, je le perds sous les clôtures, frontières à échelles variables, nous le perdons en corps sous un entrepôt de la ville, traversons pour la énième fois le viaduc sous l'autoroute, et on le retrouve maintenant, un « petit pipi » ridicule qui rigole à peine entre les parkings, non ce n'est pas le bon, on cherche-on trouve « le bon » : « le bon » s'écoule plus à l'ouest, encore dense dans sa lente scansion parallèle au temps compte lentement, malgré son manque d'ami – c'était plus pratique de le bétonner par là -, de le foutre par là (de le crisser là!), comme jadis le crime organisé bétonnait les cadavres pour les soustraire à la réalité. D'ailleurs le poulx de la ville s'est, lui aussi, assujetti à cette dépendance d'enfouir le réel, officiellement pour ne pas déranger l'homo sapiens sapiens qui décide, au nom des autres sapiens sapiens, ce qui devrait être bon pour l'ensemble des sapiens sapiens ... les flux et ruissellements de la richesse sont canalisés, déviés (comme des criminels), pistes fluides sous les pistes rectilignes ... ca-canalise pour faire passer la marde là où ils le veulent. On a kidnappé les ruisseaux de la ville comme les terroristes kidnappent leurs monnaies d'échange.

C'est ainsi que des modes d'existence intermedia trans-agiront, par le son, le texte, quelques images figées, de cette constante perversion de la Croissance : de l'évanouissement de l'écosystème à celui de la marde, au profit du pavement martelé à grands coups de bottes, sous lesquels on jouit dans l'invisibilité, soustraction de la réalité élémentaire pour fustiger les flux de ce qui représente ici, la quintessence de la rétention anale : l'argent. On soustrait tout et passent véhicules avec emblèmes internationaux par-dessus sa vie au grand complet, sur les ponts, dont nul n'est épiqué.



ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU, station d'épuration Jean-R Marcotte, Montréal, 2022

Dans la culture balinaise, on dit que les rives des ruisseaux sont peuplées d'entités invisibles. Celles-ci ne sont pas anodines. Selon les Balinais-e-s, elles peuvent transformer l'équilibre des forces intangibles et intimes qui protègent notre être dans un monde où le spirituel est toujours en énonction à travers le monde matériel. J'ai donc concentré mon choix du ruisseau en m'interrogeant sur les êtres invisibles qui assistent, ou sont liés, à l'écoulement des ruisseaux. J'ai choisi le ruisseau « de base » en fonction de ces « spectateur-riche-s » avec lequel-le-s j'étais le plus familier, car ils et elles sont mes voisin-e-s...

ANDRÉ ÉRIC a d'abord voulu travailler avec la rivière Saint-Pierre qui s'écoule sous l'immeuble où il habite dans le Vieux-Montréal et qui se jette dans l'égout collecteur du même quartier. Cependant, les démarches pour avoir accès au lieu n'ont pas été fructueuses et la visite de cet égout collecteur n'a pas été possible. Il a donc plutôt décidé de réaliser une action finale et éphémère (date à venir en 2023) à la hauteur de la Petite rivière, sur la rue d'Youville, et d'enregistrer d'autres infrastructures de canalisation qui lui servent dans la composition d'une œuvre sonore de grande envergure. Avec en tête, le symbole des ruisseaux comme des *entités transductives* [...] *interreliées et délocalisées, car en réseau et en circulation perpétuelle*, ANDRÉ ÉRIC est allé à la rencontre de leur point d'arrivée et de confluence : la station d'épuration Jean-R Marcotte de la ville de Montréal. Dans le cadre du MURMURE DES RUISSEAUX, il s'est donc principalement concentré sur ce bâtiment. Avec l'aide de RAPHAËL FOISY-COUTURE, il a écouté, pisté, enregistré ses sons. Il n'a pu s'empêcher de photographier son architecture singulière, ce qui nous permet de mieux saisir le confinement momentané de l'eau qui la parcourt avant de reprendre son cycle naturel. Il a également réussi à récolter les sons d'une dizaine d'endroits (dont l'édicule Bellerive situé sur la rue Notre-Dame est) où passent les ruisseaux pour un total de trois heures d'enregistrement.

Dans la station, les ruisseaux, c'est donc dire les égouts de l'île, se rencontrent avant que leurs eaux soient filtrées et rejetées dans le fleuve. L'accumulation des déchets crée des agrégats que l'on nomme des *gâteaux*. ANDRÉ ÉRIC a écouté ces artefacts organiques (et sûrement en partie inorganiques) à travers les structures, créé par le déplacement de l'eau vers une source commune. Il a pu *les entendre emmurés, dirigés, retraités, puis épurés par différentes infrastructures qui enclavent, lesquelles visent partiellement à assujettir la topographie naturelle d'un territoire à la logique du modèle métropolitain*. Une sorte d'*ethnographie sonore* et souterraine d'une ville qui révèle plusieurs choses, dont certainement des informations sociodémographiques lorsque l'eau et les déchets sont analysés. La confluence des eaux, usées et de pluie faut-il le rappeler, vers un seul endroit a été pensée pour une efficacité soudaine qui ne tient pas compte des débordements possibles. Les principes mêmes de ce réseau hydrographiques sont mis en échec quand la nature reprend sa place. En captant le paysage sonore de la gestion et du traitement des eaux, ANDRÉ ÉRIC rend accessible une partie de leur parcours qui nous est invisible tout en archivant l'empreinte sonore du lieu.

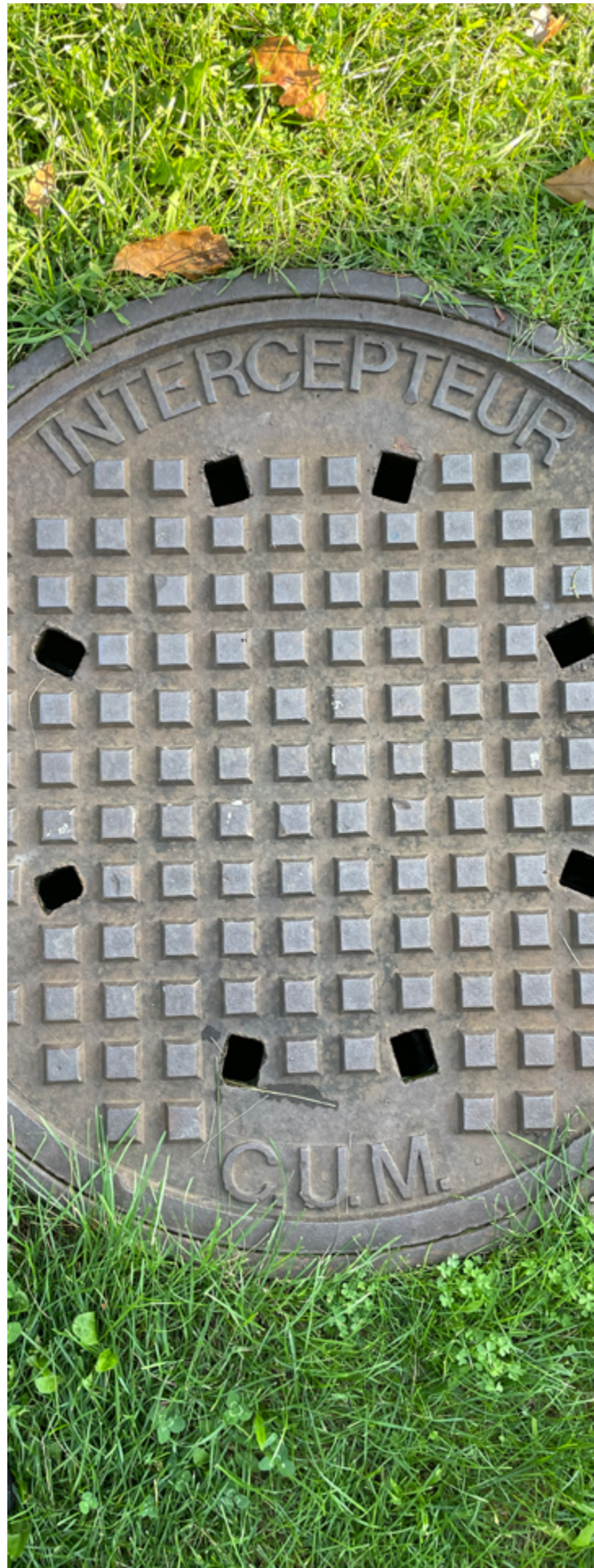
Ce projet, toujours en cours, s'inscrit dans une œuvre de longue haleine, l'opéra Élektorama, qu'ANDRÉ ÉRIC finalisera en 2024. Composée à partir des divers enregistrements, les sons y seront *associés à leur enclavement, lequel relève la logique de production de l'espace métropolitain*. Il utilise aussi les mêmes motifs que dans les dernières décennies, c'est-à-dire un travail sur la matière sonore de l'espace urbain construit – physiquement, socialement, métaphoriquement et politiquement par l'être humain – qui s'oppose souvent au monde naturel.



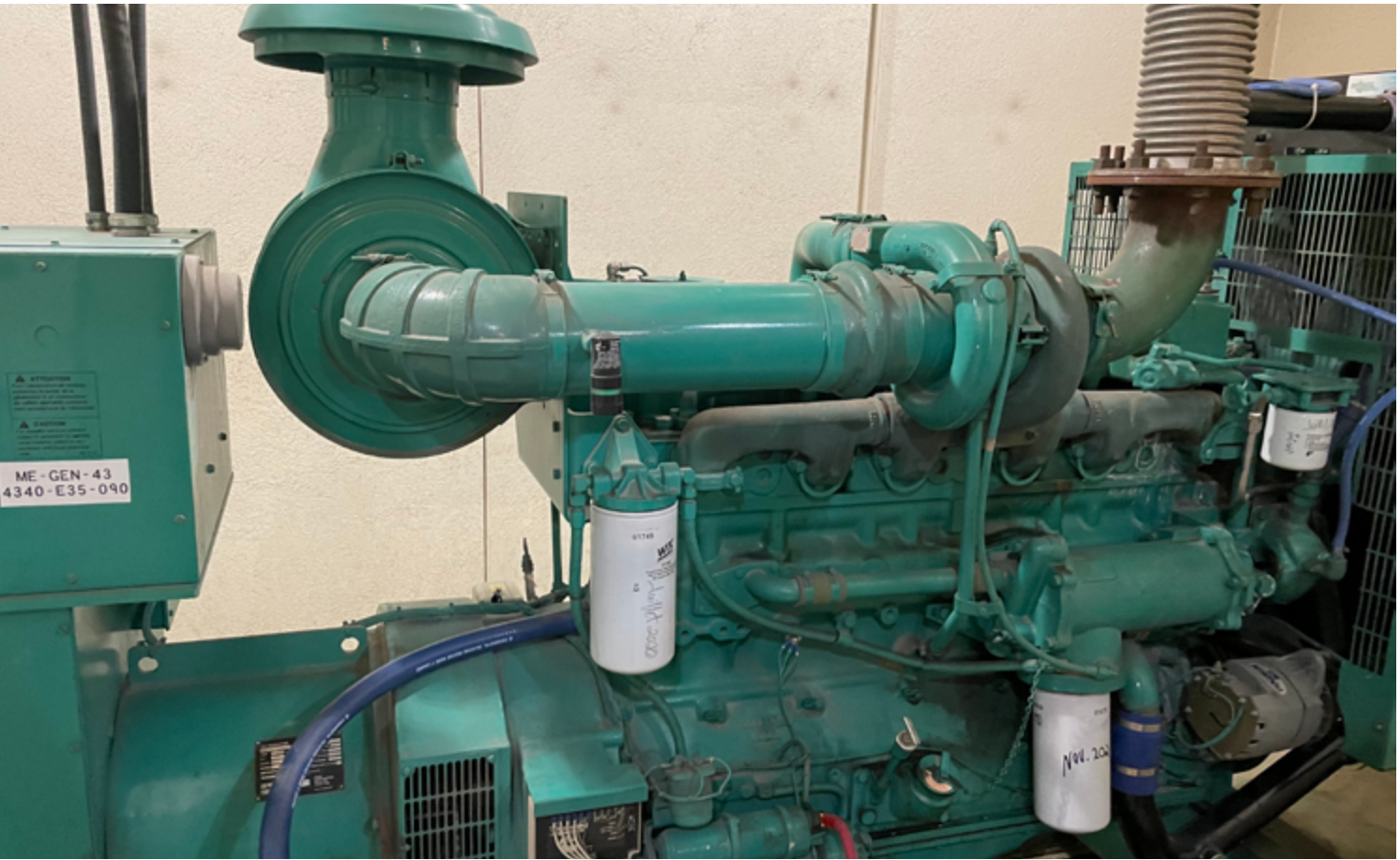
ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU, station d'épuration Jean-R Marcotte, Montréal, 2022



ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU, station d'épuration Jean-R Marcotte, Montréal, 2022



ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU, édicule Bellerive, Montréal, 2022



ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU, édicule Bellerive, Montréal, 2022

GÂTEAUX FANTÔMES

Extrait de l’opéra Elektrorama.

Interprété avec les sons récoltés à la station d’épuration Jean-R. Marcotte.

Diffusé dans le dôme sonore du GRMS, lors de la nuit « La Grande Écoute 2023 », présenté par Hexagram, Matralab et la Société de musique contemporaine du Québec.

Tourne
Il se dit qu’il faut que l’affaire tourne
Comme, dit-on, les planètes tournent tout autour des astres.
Et comme tournoient aussi les rues
Comme, dit-on, les planètes tournent tout autour des astres.
Et comme elles tournoient tout autour des rues
les autres tout autour des astres
Les autres, empruntant toujours
quand la circonvolution du système solaire aura duré.
coule
d’avoir réalisé le tour les unes des astres
croisements ovales faux
s’enchevêtrent traversent chèvre phénomène
Ce gouvernement attise les fluides
lesquels, tournoient à leurs tours
déplacent
noient et redéplacent le tournoiement des tours
Comme l'eau
quelle tourbillonne en milliards de choses, lisses, râpeuses
Meule surface meule.
L'eau du ruisseau tournoie la plume échappée par la mère,
d'un c———, coincé dans un tourbillon de poussière,
entre quelques pierrailles.
Le tout s'en trouve flouté : qu'est devenu le tout, quand tout est devenu?

La nuit venue, des orphelins, sans domicile fixe,
lèvent les bras, emmurés, sous les échos fantomatiques des
mouvements de roues, roues et gémississements de la surface.
sous le marché,,,. la nuit,,,. ils passent,,,. la nuit noire, ,,,.la nuit pratiquement
venue, ,,,. sans lune.

Sans lune parce que la lune ne peut trouver son reflet dans l’eau solitaire et

soustraite au bas-paysage, drappée d'un cloître canalisant.
Sans lune pour les enfants lorsqu'ils dormaient, sous les voutes du marché
Sainte-Anne, avant la construction du Parlement
qui sera bientôt incendié par douze enragés du macro-contact.
Gâteaux fantômes.

.,,.. Sans lune, ils dorment, encore aujourd'hui,
dans les canalisations du Caire, de Bogota, de Jakarta, de Bujumbura, et ainsi
de suite...
C'est là qu'ils vivent : leurs hantises sonores
L'eau fangée, canal emmuré, eau redirigée pour cloître
Comme le soleil peut tout perdre au casino, on a détroussé le ciel du reflet de
son ruissèlement, de l'éclat tétanisé des eaux.

Atterrés par son enterrement, ahuri par sa propre disparition, sous la terre par
les murmures du ruisseau, ceci traverse sans encombre moult points d'entrées.
Tutoiement impossible des fluides entre la lune et l'eau .
comme la poussière d'or des rides du ruisseau.

Le douanier luit dans la nuit.

Sans lune, photons, électrons et toute matière pure – prométhéïsme à même le
ruissèlement.,,,,.
Toute la structure tiède, blottie sur son passage.
Et dans l'ombre, tous les êtres du monde traverseront un jour ce ruisseau.
Sans soleil, enclavé dans une structure incertaine, kidnappée par la structure
encore plus grande.

Sans soleil, vous l'entendez à travers les cellules ciliées et le frémissement de
l'hypoderme.
Sans soleil, car la bouche de la nuit énonce la glorification des impôts imposés
par d'imposants voisins.le pa- le papa- la patron -Ill.... patronique entre ses pas
électroniques.,,,.!!
Le papatron du reflet, du scintillement absent au soleil emmuré, dans la solitude
infranuageuse.
Sans soleil, pour combattre ou traverser le feu,,,.
Sans lune, pour finalement y rester.

ÉCOUTEZ L'ENREGISTREMENT
DE CETTE PERFORMANCE EN
CLIQANT ICI



NICOLAS RIVARD

ANTHROPOGÉOGRAPHIES URBAINES

ANTHROPOGÉOGRAPHIES URBAINES propose de parcourir à pied quatre tracés que dessinaient autrefois les ruisseaux à Montréal. Avec la contrainte initiale de toujours garder la tête au soleil, l'expérience a été géolocalisée et matérialisée par la création de tubes de crème solaire révélant l'expérience sensible des marches effectuées. Les éléments textuels imprimés sur ces tubes et normalement attribués à la description des ingrédients ainsi qu'à la posologie présentent quelques réflexions sur les espaces anthropisés parcourus dans le cadre de ce projet.*

* Quatre tubes de crème solaire ont été produits (dix unités chacun) et sont vendus 29,95 \$/l'unité.



NICOLAS RIVARD, carte de VALÉRIE MAHAUT, 2022

NICOLAS a choisi de travailler à partir des ruisseaux qui partaient du Mont-Royal et que VALÉRIE MAHAUT a répertoriés sur ses cartes. Tel que nous l’a expliqué LOUISE POTHIER, c’est la montagne qui générerait des bassins versants tout autour desquels s’écoulaient les ruisseaux. La démarche de NICOLAS a été grandement exploratoire. Les cartes générées par MAHAUT contiennent toutes les rues, mais pas leur nom, et l’emplacement des ruisseaux demeure approximatif. Il a donc imprimé les cartes et, en les superposant à une carte générée par Google Maps, a pu situer les ruisseaux plus précisément dans la ville. Les parcours ciblés n’ont été suivis qu’une seule fois car le but était de réaliser des marches en vivant une expérience du déplacement semblable à celle du flâneur : avec une attention sensible portée sur le développement urbain ainsi que ses impacts sur la nature et les populations. Il a noté les détails de ses observations, mais contrairement au flâneur, il a suivi un parcours bien défini et a répertorié ses données de géolocalisation. NICOLAS s’est imposé la contrainte de toujours garder la tête au soleil en marchant. Rapidement, il a compris que ce serait impossible en raison notamment des viaducs et des arbres feuillus qui le faisaient momentanément marcher à l’ombre. Afin de poursuivre son projet sans trop en trahir la teneur, il en a modifié quelques paramètres : les autres marches ont été réalisées en hiver afin que les feuilles des arbres ne lui fassent pas ombrage et il s’est donné le droit de passer sous les viaducs. Il a ainsi pu garder la tête au soleil en ajustant ses parcours selon l’heure de la journée et l’aménagement urbain.

Ce projet m’a clairement confirmé que la ville est régulée par un certain nombre de règles qui sont dictées par la fonction des aménagements, du mobilier, des structures ou des bâtiments. L’aménagement de la ville vise à homogénéiser nos gestes, nos réactions, nos comportements.

Le projet de NICOLAS lui a fait prendre conscience des fonctions très précises des installations urbaines et de l’impossibilité d’y déroger sans enfreindre des lois. En suivant les tracés des ruisseaux sans tenir compte des frontières entre les quartiers, NICOLAS a davantage réalisé les clivages au niveau architectural, social, économique et environnemental qui définissent les diverses sections municipales.

Par exemple, le clivage que j’ai pu observer entre les quartiers Westmount et Saint-Henri m’a beaucoup marqué. J’ai eu l’impression que Westmount était un petit village qui résistait à la fusion des quartiers et des arrondissements aux alentours [...] et lorsqu’on traverse le viaduc du chemin Glen qui nous mène à Saint-Henri, on accède à de vieux immeubles ouvriers mal entretenus, des murs emplis de graffitis, des trottoirs, des rues et des ruelles sales, remplis de déchets, etc. Bref, le clivage est surprenant et cela me ramène à l’essence de l’humanité actuelle marquée par un individualisme ambiant où le malheur des uns est étranger au bonheur des autres...

Avec ANTHROPOGÉOGRAPHIES URBAINES, NICOLAS RIVARD poursuit une infiltration *des mécanismes de socialité afin d’en interroger les principaux rouages*. Ce projet s’est transformé en cours de production pour se coller à l’évolution de la pratique de l’artiste. NICOLAS ne produit plus d’œuvres en tant que telles, mais plutôt des produits dérivés, ceci afin d’adresser une critique à la marchandisation de l’œuvre d’art et de déjouer le marché. Ainsi, plutôt qu’un simple journal de bord, il a fait produire des tubes de crème solaire. Dans les pages suivantes, vous trouverez les étiquettes de ces tubes et des traces de ses marches.



Statistiques du 11 septembre 2021

Ruisseaux : Burnside / de la rue Sainte-Catherine / Saint-Martin

Rues empruntées : Guy, René-Lévesque, Mackay, Lucien L'Allier, Saint-Antoine O., Versailles, Saint-Jacques, Victor-Hugo, Jean d'Estrées, Notre-Dame O., Robert-Bourassa, Saint-Antoine E., Notre-Dame E.

Quartiers : Shaughnessy Village, Quartier international, Vieux-Montréal, Le Village

Observations :

Omniprésence de viaducs : doit avorter ou être modifié. Je dois nécessairement monter sur les viaducs et traverser des lignes de chemin de fer ou de grandes autoroutes. Force est de constater que les moyens de transport contraignent toute fluidité. Bien que ces structures représentent un tour de force de l'être humain pour organiser les déplacements dans la ville, son déploiement est sécurisé et réduit l'accès à une portion du territoire urbain. Les rues végétalisées ont également contraint l'objectif principal du projet. Ce projet doit donc nécessairement être réalisé l'hiver.



11 sept. 2021 1 h 35 min 34 s p.m.



4,15 km

Longueur du parcours

6,01 km/h

Vitesse maximale

01:56:19

Durée d'enregistrement

2,14 km/h

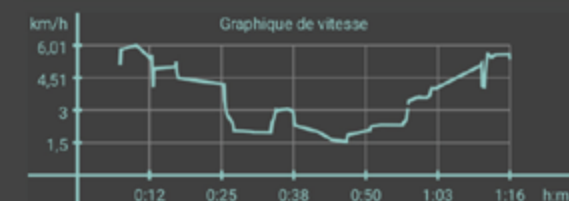
Vitesse moyenne

00:43:09

Durée du mouvement

5,76 km/h

Vitesse moyenne de déplacement



Distance

Durée (S)

Durée (G)

303 m

Dénivellation

479 m

Montée verticale

269 m

Altitude maximum

1003 m

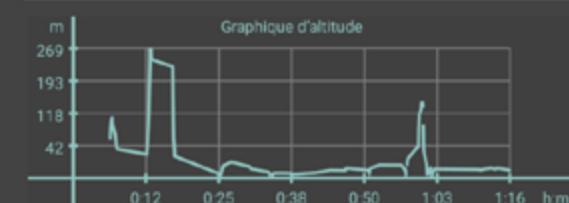
Distance verticale

-34 m

Altitude minimum

0,39 m/s

Vitesse verticale



Distance

Durée (S)

Durée (G)

73°

Dénivellation maximale

-31°

Dénivellation minimum

11°

Dénivellation moyenne



Statistiques du 3 décembre 2021

Ruisseau : Glen / Rivière Saint-Pierre

Rues empruntées : Sherbrooke, Metcalfe, Melville, Parc Westmount, Lansdowne, Chemin Glen, Saint-Jacques, Saint-Rémi, ch. de la Côte-Saint-Paul, Notre-Dame O., de Carillon, Parc Gadbois, ch. de la Côte-Saint-Paul, Monk, Notre-Dame O., Pullman, Notre-Dame O., Passerelle de la grue LaSalle-Coke, Saint-Patrick, Irwin, Newman, Newman Parking, Carrefour Angrignon, Newman, Léger, Newman

Quartiers : Westmount, Saint-Henri, LaSalle

Observations :

Les disparités socio-économiques marquent la marche. Passer du quartier le plus riche de Montréal à celui le plus pauvre, pour finir à l'un des plus en transformation pour accueillir la classe moyenne. Les classes sociales ne cohabitent pas. Sont séparées par la 20. Westmount a sa propre compagnie d'électricité : Hydro Westmount. ROBUR MEUM CIVIUM FIDES. La foi des citoyens est ma force. Le ruisseau prend fin au Bulk Barn.



3 déc. 2021 10 h 42 min
39 s a.m.

8,55 km

LONGUEUR DU PARCOURS

5,73 km/h

VITESSE MAXIMALE

01:53:44

DURÉE D'ENREGISTREMENT

4,51 km/h

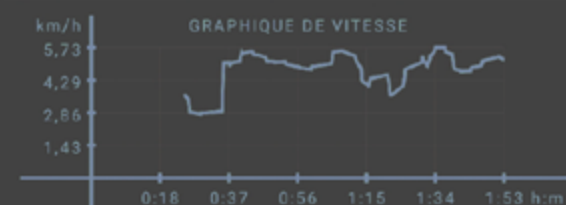
VITESSE MOYENNE

01:48:37

DURÉE DU MOUVEMENT

4,72 km/h

VITESSE MOYENNE DE DÉPLACEMENT



DISTANCE

DURÉE (S)

DURÉE (G)

59 m

DÉNIVELLATION

129 m

MONTÉE VERTICALE

38 m

ALTITUDE MAXIMUM

247 m

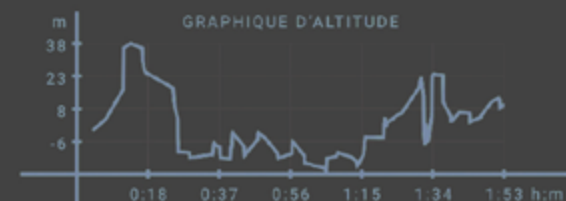
DISTANCE VERTICALE

-21 m

ALTITUDE MINIMUM

0,04 m/s

VITESSE VERTICALE



DISTANCE

DURÉE (S)

DURÉE (G)

11°

DÉNIVELLATION MAXIMALE

-18°

DÉNIVELLATION MINIMUM

-1°

DÉNIVELLATION MOYENNE



Statistiques du 8 janvier 2022

 **Ruisseaux :** St-Aubin /
Notre-Dame-des-Neiges / Gohier

 **Rues empruntées :** Côte-des-Neiges,
Gatineau, de la Peltrie, Légaré,
Mackenzie, Victoria, Jean-Talon, de la
Savane, Ostell Crescent, Kindersley,
Norway, Powell, Atherton

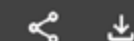
 **Quartiers :** Mount-Royal, Bois-Franc

Observations :

Marche dans la seule partie de la ville défusionnée. Les territoires des quartiers se démarquent clairement par des architectures différentes économiquement parlant. La majeure partie des ruisseaux sont enfouis sous des centres d'achat. On pourrait en faire des attractions lucratives. Est-ce que ces ruisseaux coulent toujours? Dans les quartiers les plus riches, nous avons toujours accès au soleil. Les rues sont larges et il y a davantage de maisons unifamiliales. C'est l'hiver, chaque maison a un abri « tempo ». Chaque maison a un terrain qui pourrait accueillir un ruisseau. Ville Mont-Royal et Bois-Franc sont des banlieues dans la ville. La formation des rues en quadrille n'existe pas.



8 janv. 2022 1 h 15 min
37 s p.m.



7,05 km

LONGUEUR DU
PARCOURS

7,66 km/h

VITESSE MAXIMALE

01:24:11

DURÉE D'ENREGISTREMENT

5,02 km/h

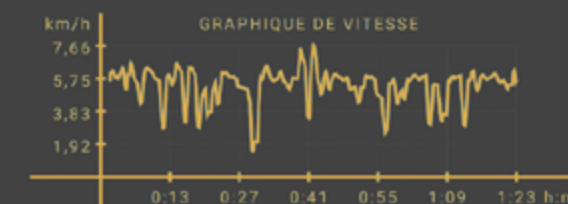
VITESSE MOYENNE

01:18:59

DURÉE DU MOUVEMENT

5,36 km/h

VITESSE MOYENNE DE
DEPLACEMENT



DISTANCE DURÉE (S) DURÉE (G)

104 m

DÉNIVELLATION

61 m

MONTÉE VERTICALE

97 m

ALTITUDE MAXIMUM

212 m

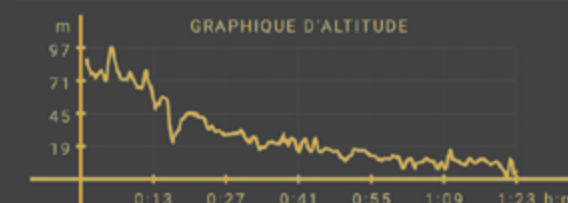
DISTANCE VERTICALE

-7 m

ALTITUDE MINIMUM

0,04 m/s

VITESSE VERTICALE



DISTANCE DURÉE (S) DURÉE (G)

14°

DÉNIVELLATION
MAXIMALE

-11°

DÉNIVELLATION
MINIMUM

-1°

DÉNIVELLATION
MOYENNE



Statistiques du 2 avril 2022

Ruisseaux : St-Aubin / N-D-des-Neiges / Gohier / Fossé des Terres Noires

Rues empruntées : Sainte-Croix, Dion, St-Louis, Crevier, Hartenstein, Boudrias, 117, Du Collège, Tait, Beaudet, Gratton, Stevens, Alexis-Nihon, Decelles, Fraser, Bourgouin, Frenette, Sigouin, Hufford, Varin, Thimens, Todd, Modugno, Parc Bourbonnière, Cavendish, Place Vertu, Côte-Vertu, Super-Centre Walmart, Transcanadienne, Côte-de-Liesse, Hickmore, Griffith, McCaffrey

Quartiers : Mount-Royal, Bois-Franc, Saint-Laurent

Observations :

Ville Saint-Laurent : les aqueducs et les égouts sont placés côte à côte. Ont-ils chacun leur tunnel? L'autoroute 15 passe par-dessus le ruisseau Gohier. L'autoroute 15 pourrait être une rivière dans laquelle se jette le ruisseau Gohier. Le Bar Magik est probablement le seul attrait du quartier industriel de Saint-Laurent. On a construit des autoroutes et des usines au-dessus des ruisseaux. Des avions passent dans le ciel, tout près de nos têtes.



2 avr. 2022 11 h 09 min
58 s a.m.



7,09 km

LONGUEUR DU PARCOURS

6,48 km/h

VITESSE MAXIMALE

01:38:57

DURÉE D'ENREGISTREMENT

4,3 km/h

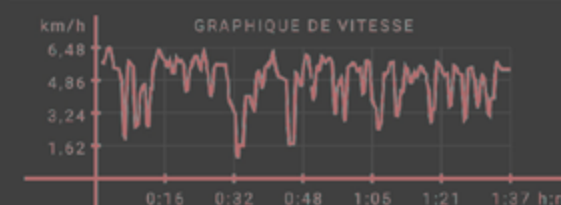
VITESSE MOYENNE

01:24:08

DURÉE DU MOUVEMENT

5,05 km/h

VITESSE MOYENNE DE DÉPLACEMENT



DISTANCE

DURÉE (S)

DURÉE (G)

36 m

DÉNIVELLATION

63 m

MONTÉE VERTICALE

7 m

ALTITUDE MAXIMUM

127 m

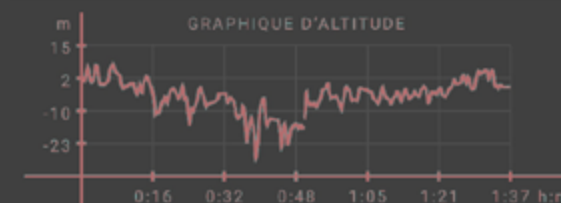
DISTANCE VERTICALE

-28 m

ALTITUDE MINIMUM

0,03 m/s

VITESSE VERTICALE



DISTANCE

DURÉE (S)

DURÉE (G)

9°

DÉNIVELLATION MAXIMALE

-9°

DÉNIVELLATION MINIMUM

-1°

DÉNIVELLATION MOYENNE



NICOLAS RIVARD, traces, Montréal, 2021-22



NICOLAS RIVARD, traces, Montréal, 2021-22



BIOS

LAURE BOURGAULT vit et travaille à Tiohtià:ke/Mooniyang/Montréal. Son travail s’intéresse aux processus mémoriels collectifs, aux fondements politiques de la narration historique, aux rhétoriques nationalistes et à leur reflet dans l’occupation du territoire. Étudiante au doctorat en histoire de l’art à l’Université du Québec à Montréal, elle a récemment pris part à des résidences et présenté son travail à Est-Nord-Est (Saint-Jean-Port-Joli), à AXENÉO7 (Gatineau), à L’Œil de poisson (Québec), à Regart (Lévis), à l’Arxiu Comarcal d’Urgell (Catalogne) et à la galerie Justina M. Barnicke (Toronto). Depuis 2018, elle coédite avec AM Trépanier la revue Cigale, dédiée à la publication d’écrits d’artistes contemporain ·e ·s.

À travers des architectures sono-trans/temporelles et des projets intermédiés, les man/œuvres et processus d’ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU se manifestent ostentatoirement ou subtilement depuis la fin des années 1980 à travers différents types d’espaces (lieux publics, espace médiatique, galeries, biennales, musées, etc.) par les biais de la lumière, du son, de l’écriture et de multiples modes de présence.

Ses recherches portent sur la sonification, sur les modes de notation d’actions interdisciplinaires et sur la dématérialisation de l’art à travers les pratiques transductives. Son travail fut présenté dans différents lieux, notamment au Tallin Art Hall, Tokyo Art Lab, Avatar, Dare-Dare, Le Lobe, articule, centre Bang, Musée Pointe-à-Callière, James Thompson Foundation (Bangkok), Kunsthalle (Mulhouse), Espace multimédia Gantner (Belfort), Emily Harvey Foundation, Grace Exhibition Space, Art/Life Institute (New York) et à La Sorbonne. Il a écrit sur l’interdisciplinarité, les arts radiophoniques, électroniques, l’art action et le patrimoine culturel immatériel pour les Éditions Intervention, les Presses du réel, les Éditions de l’immatériel, Esse, The Thing (Allemagne), Non-Grata (Estonie), Radio-Canada, New Star Books, Lux, aux PUM et au PUL. Avec Michel Collet, il a codirigé le livre « Art performance, manœuvre, coefficients de visibilité » paru en 2018 aux Presses du réel.

NICOLAS RIVARD est artiste en arts visuels et historien de l’art. Depuis 2008, il s’intéresse aux nouvelles formes de l’art actuel et, plus spécifiquement, à leur manière de s’exposer dans d’autres lieux que ceux habituellement dédiés à l’art.

Il est titulaire d’une maîtrise en histoire de l’art à l’UQAM portant sur l’art d’intervention et les pratiques infiltrantes. Il enseigne actuellement l’histoire de l’art au Cégep de l’Outaouais et il occupe le titre de spécialiste pour la politique d’intégration des arts à l’architecture auprès du ministère de la Culture et des Communications du Québec. Il a siégé sur le conseil d’administration du centre d’artistes DARE-DARE de 2016 à 2021.

En 2020, une monographie a été publiée chez SAGAMIE sur son projet de longue durée intitulé La Fatigue culturelle. Plusieurs de ses œuvres et de ses textes ont été publiés dans des livres et des revues spécialisées (Espace art actuel, Spirale, Inter art actuel, Esse, Vie des arts, Revue de Paris, Fabriques de sociologie, etc.). Son travail a été présenté au Canada, en France, au Portugal et au Maroc.

Le murmure des ruisseaux

CRÉDITS

À l'été 2021, les artistes ont eu la chance de converser avec LOUISE POTHIER, conservatrice et archéologue en chef du musée Pointe-à-Callière et VALÉRIE MAHAUT, anciennement professeure à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, afin d'enrichir leur projet de leur expertise. Nous les remercions de leur apport à ce projet.

Merci au CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL pour son soutien.

Merci à CATHERINE BARIL pour l'identité visuelle du projet.

Espace Projet est un organisme culturel qui a pour mission de diffuser principalement le travail d'artistes émergents en art actuel et en design. De nature collaborative et ouverts à l'expérimentation, les projets sont soutenus par des publications et des activités de médiation afin d'inviter le visiteur à poser un regard différent sur son quotidien. Ancré dans la collectivité, Espace Projet propose aussi des actions en relation avec l'espace public.

Codirection Espace Projet
CATHERINE BARNABÉ et ÉRIC AUBERTIN

Coordination du MURMURE DES RUISSEAUX,
conception et rédaction de la publication
CATHERINE BARNABÉ

Merci à LAURE, ANDRÉ ÉRIC et NICOLAS qui ont répondu à un questionnaire qui a servi à rédiger les textes.

espaceprojet.net
expo.espaceprojet@gmail.com
Instagram : [espace_projet](https://www.instagram.com/espace_projet)

© Espace Projet 2023



